

XYZ. La revue de la nouvelle

La boîte à surprise

Luc LaRochelle



Numéro 97, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2795ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRochelle, L. (2009). La boîte à surprise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 70–76.

La boîte à surprise Luc LaRochelle

« **V**OICI la nouvelle procuration : comme vous l'avez demandé, celle-ci précise le numéro du casier de sécurité. Je m'excuse de cet inconvénient, mais c'est la procédure... que voulez-vous. Suivez-moi. »

Daniel suivit madame Da Silva vers un ascenseur exigu situé tout au fond de la succursale. Il attendit en silence d'arriver au sous-sol, où se trouvait la voûte contenant les casiers. Lui-même, pas très prévoyant, n'en avait jamais eu. Il gardait son contrat de mariage, son testament et son unique police d'assurance dans un tiroir de son bureau ; avec les maigres revenus de sa maison d'édition, il n'avait pas de titres à mettre en sécurité.

Face à la voûte, Daniel eut un mouvement de recul : cette énorme porte, que madame Da Silva ouvrit lentement, lui donna l'impression d'un tombeau. Ses mains se mirent à trembler ; il dut se ressaisir quand la banquière lui demanda de signer une fiche où elle venait d'inscrire la date. En examinant la fiche, Daniel remarqua la date qui paraissait sur la ligne précédente : le 18 février. La dernière fois que son frère était venu, quelques semaines avant d'apprendre la mauvaise nouvelle.

« Vous avez la clé ? »

Après un moment d'hésitation, Daniel la tendit à madame Da Silva. Celle-ci l'examina, puis monta sur un escabeau pour atteindre le casier 4651. Elle inséra dans la serrure une clé qu'elle portait au cou comme un pendentif, fit un quart de tour, la retira, puis inséra la clé que Daniel lui avait remise et fit de nouveau un quart de tour. Pendant qu'elle ouvrait la porte du casier, Daniel sentit une goutte de sueur couler le long de sa joue. « Pourquoi moi ? pensa-t-il. Pourquoi pas Cécile qui s'y connaît tellement mieux que moi dans ce genre de choses ? » Mais la question ne se posa pas longtemps : Claude n'aurait demandé à personne d'autre que lui de faire le tri de ses *choses personnelles*, d'entrer dans l'intimité de ses souvenirs.

Madame Da Silva faillit perdre l'équilibre en retirant le coffret de sa niche. « Il y en a des affaires là-dedans... »

Malgré qu'il eût trouvé le commentaire déplacé, Daniel s'efforça de demeurer courtois : « C'est un homme d'affaires, vous savez... »

C'était vrai : Claude était un homme d'affaires. À sa manière, mais un homme d'affaires tout de même. Il lui avait fallu deux faillites pour comprendre qu'il n'était pas fait pour le commerce des meubles. La restauration lui avait mieux réussi : deux pizzerias, un casse-croûte et, depuis deux ans, un véritable restaurant, « avec cave à vin et tout », qui faisait sa fierté. En prenant le coffret des mains de madame Da Silva, Daniel ne put s'empêcher de penser aux problèmes qu'il aurait à liquider tout cela. Madame Da Silva avait maintenant un air maussade. « Installez-vous là », dit-elle en indiquant un isoloir, à droite de la voûte.

Daniel retira sa veste et ouvrit le couvercle du coffret. Il y avait sur le dessus une épaisse liasse de documents. Daniel en fit rapidement l'inventaire et n'en retira que le testament, passé devant maître Patrick Demers cinq ans plus tôt, peu de temps après le divorce de Claude. La copie du jugement était d'ailleurs là, avec le sceau du tribunal à moitié effacé. Contrairement à ses traces.

Daniel prit une pause. Il avait tellement détesté Denise, pour tout ce qu'elle avait fait subir à son frère. Sur le plan financier, au moment où Claude reprenait le dessus. Mais surtout sur le plan émotif : le chantage au sujet de la maison, des enfants... « Ce cancer, c'est sa faute ! » Daniel inspira profondément, pour se calmer.

Bien sûr que non, ce n'était pas Denise. Peut-être était-ce Claude lui-même, avec sa vie désordonnée, son alimentation, l'alcool. Toujours à la course, jamais de vacances. S'il y a une raison... « N'empêche : cinquante-deux ans... Il aurait pu tenir le coup encore un moment, bon Dieu ! J'ai besoin de lui, moi, de son amitié, de ses conseils. » Daniel eut un sanglot, qu'il essaya de camoufler en toussotements.

Embarrassée, madame Da Silva s'approcha de l'isoloir et chuchota : « Bon, je remonte. Quand vous aurez terminé, appuyez sur la sonnette à droite de la porte de la voûte ; je viendrai replacer le coffret. » Daniel ne répondit pas. Il était perdu dans ses souvenirs.

Ses tout premiers: les deux frères, vêtus d'un pyjama identique, écoutant *Bobino* ou *Pépinot et Capucine*. Claude passait le reste de la journée à répéter: «Panpan, il est touvourr le vainqueur...» Il aimait l'accent et le ton fanfaron du personnage, le «méchant» qui finissait toujours par se faire prendre.

Ceux de son enfance, quand l'aîné rapportait de son camp d'été un tas de médailles: après que leur mère eut éteint la lumière de leur chambre, Daniel écoutait Claude raconter comment il se les était méritées. De son adolescence, il se souvint de Claude qui flirtait avec les filles à la patinoire du quartier; en rentrant à la maison, il lui en dressait le palmarès, de sa préférée à la moins jolie. Plus tard, maintenant... le souper hebdomadaire, les confidences.

Daniel avait compris depuis longtemps qu'il n'aurait pas d'autres amis. S'inquiétant de la santé de Claude, il tentait de le convaincre de ralentir, de mieux manger, de moins boire. Mais ces inquiétudes se dissipaient quand les deux frères évoquaient, presque à chaque rencontre, les projets qu'ils réaliseraient ensemble à la retraite: louer un voilier dans les îles, retaper une vieille bagnole, partir en vélo...

Partir.

Daniel se remit au travail: une fois les documents importants retirés du coffret, il n'y restait pas grand-chose. Quand il vida le contenu du coffret sur la table, un objet roula par terre: la bague de graduation de Claude, Collège Grasset, promotion 1967.

Claude avait obtenu son bac par la peau des dents, la contestation ayant pris le dessus sur ses études. Claude s'était même pendant quelques mois prétendu maoïste. Sans doute pour faire rager leur père, dont les convictions politiques se résumaient à une admiration sans bornes pour Maurice Duplessis. Toutefois, le sens des affaires de Claude avait eu tôt fait de prendre le dessus sur les idéologies de gauche: l'aîné avait tour à tour vendu des sapins de Noël, aidé un ami à ouvrir un club vidéo et organisé des concerts pour le *band* des frères Aubin.

Aux HEC, Claude avait abandonné le béret rouge et obtenu de bons résultats. Ce fut son «époque Caro». Daniel n'en gardait pas un bon souvenir car, pendant ces trois ans, il ne vit que rarement son frère. Celui-ci passait le plus clair de son temps à l'appartement de

sa blonde, rue Édouard-Montpetit. Pendant ce temps, Daniel vivait des années difficiles : la solitude, l'acné, l'attitude de leur mère, visiblement déçue de la tournure de sa propre vie. Il ne s'en était sorti qu'au moment où il avait, à la sortie du cégep, trouvé un emploi à la Librairie Gauvin, rue Saint-Hubert. Deux mois plus tard, il avait quitté la maison.

Daniel sourit en apercevant un petit lingot d'or : cinq onces. C'était bien Claude ! Malgré son côté fonceur, il était toujours inquiet. Il avait confié à Daniel que, même au temps de ses déboires financiers, il avait une réserve, dont même son ex n'était pas au courant. Cette réserve lui avait permis de « rebondir », comme il disait. « Probable que nous tenons cela du père avec son *Si tu as une bonne journée aujourd'hui, c'est que tu en auras une mauvaise demain.* » Pas rigolo, le père... Un petit homme qui ne se sentait chez lui que dans son commerce de fourrures. La maison était le domaine de sa femme ; comme elle lui faisait peu de place, il s'arrangeait pour ne pas y être souvent. Et quand il y était, la conversation tournait inmanquablement autour de ses ulcères d'estomac, qui eurent avec les années de plus en plus de conséquences sur l'alimentation de la famille. Déjà que leur mère n'était pas une bonne cuisinière ! « Claude, en tout cas, s'est repris avec la bouffe ! Et le vin... »

Claude lui avait dit la veille : « En faisant le ménage dans le coffret, tu vas trouver quelque chose qui brille ; prends-le, c'est pour toi. Cela compensera pour toutes les emmerdes que tu auras comme exécuteur. » Daniel prit le petit lingot et le mit dans la poche de sa veste, en se demandant ce qu'il pourrait bien en faire. Des vacances peut-être...

Daniel tomba ensuite sur un passeport et une enveloppe, retenus ensemble par un élastique. Pas jeune, le passeport ! Claude n'en avait eu qu'un seul : après sa virée en Europe, au sortir des HEC, il n'avait plus voyagé. Denise le lui reprochait d'ailleurs souvent : toutes ses amies partaient en vacances dans le Sud pendant l'hiver, alors que Claude louait un chalet dans les Laurentides, d'où il pouvait continuer à veiller à ses affaires. Pas moyen de le faire sortir du pays !

Daniel ouvrit le passeport et examina la photo : Claude portait un col roulé sous un veston de cuir.

Daniel se rappelait ce veston de cuir noir comme s'il l'avait vu la veille : pas de revers et, dans le dos, une ceinture attachée à chaque extrémité par des boutons. Claude avait continué à le porter longtemps après qu'il fut passé de mode. « Il me porte chance », disait-il à Daniel quand celui-ci le suppliait de le jeter aux poubelles.

« Nom de Dieu qu'il fait chaud ! » Daniel se leva et sortit de l'isoloir à la recherche d'un abreuvoir. « Même pas d'eau ! J'imagine que personne ne reste ici bien longtemps. » Il revint s'asseoir, décidé à en finir au plus vite.

Claude ne lui avait pas beaucoup parlé de son voyage, sinon pour lui raconter qu'il avait travaillé comme jardinier au pair dans un bled perdu des Cotswolds, en Angleterre (il s'y était ennuyé pour mourir) et comme serveur, au noir bien sûr, dans une station de ski des Alpes françaises (il s'y était repris : c'était la fête presque tous les soirs).

En se rassoyant, Daniel reprit le passeport et examina les estampilles : l'entrée, et deux mois et demi plus tard, la sortie d'Angleterre « Pas son genre de jardiner aussi longtemps ! Il a dû boire pas mal de bière au pub local... » Ensuite l'arrivée en Allemagne, en septembre, et le cachet de sortie, au mois d'août suivant, la veille du retour de Claude au Canada. Et pas de timbre de la douane française. « Claude n'aurait pas mis les pieds en France... »

Daniel ouvrit l'enveloppe, postée d'Allemagne : elle contenait cinq lettres écrites à l'encre verte sur le papier mince que l'on utilisait à l'époque pour la poste aérienne. Il déplia délicatement la première lettre. « Fort évidemment une écriture de femme. Je ne vais tout de même pas me mettre à lire les vieilles lettres d'amour de mon frère... » La lettre était signée Ingrid, le prénom que Claude avait donné à sa fille aînée.

Daniel jeta les lettres au panier. « Mais qu'est-ce que cet affreux porte-clés ? » Daniel dut l'examiner un moment avant de reconnaître le cadeau qu'il avait lui-même offert à Claude lorsque ce dernier avait acheté sa première voiture : une Mazda 616 d'occasion. Daniel avait tout fait pour dissuader Claude de l'acheter, mais Claude croyait dur comme fer au moteur rotatif. Comme la miniature de plastique jaune qui pendait au bout du porte-clés, l'auto

s'avéra le pire des citrons. Et les deux frères en riaient encore, chaque fois que l'un d'eux achetait un véhicule. « Gare aux citrons, frérot! »

Les autos... Claude aimait les autos. Daniel, au contraire, les détestait, au point d'avoir la chair de poule rien qu'à penser à sa prochaine mise au point. « Que vais-je faire de cette maudite Mercedes? Quelle idée de mettre tant de fric sur une bagnole! »

Une enveloppe de photos aux couleurs de Direct Film. « Quelles qu'elles soient, ces photos, elles ont du vécu! » En retirant la dizaine de photos de l'enveloppe, Daniel comprit ce que Claude voulait dire par *faire le ménage*: sur la première, Marie-Andrée Vanasse, dont Claude disait qu'elle était la meilleure vendeuse de meubles au monde. Totalement nue, la plantureuse rousse était étendue sur le dos et se masturbait, les jambes bien écartées. Sur la seconde, la gérante de la pizzeria de l'avenue Mont-Royal, une petite grassette, était photographiée de près, du sperme plein la figure. « Ça suffit, j'en ai assez vu! » Daniel déchira les photos en petits morceaux et fourra le tout dans sa valise. « Bon, je me suis trompé: il semble que Denise ait eu des petites choses à lui reprocher... »

Dans l'état où il était, intubé de partout, bourré de morphine, Claude était tout de même assez lucide pour cacher à Camille ses vieux péchés.

Camille, la femme qu'il lui fallait, à son énergumène de grand frère! Claude en était amoureux fou. La veille, il avait dit à Daniel: « Tu sais, le plus dur, c'est de quitter Camille: elle est la première femme qui m'accepte tel que je suis, avec mes défauts, les conneries, tout. C'est tellement facile de vivre avec elle... » Claude s'était retourné pour pleurer. Daniel était sur le point de lui dire combien ce serait dur pour lui de perdre son « grand frère » quand Camille était entrée dans la chambre. « Demain, je le lui dirai demain. Pour l'instant, terminons le ménage. » Daniel jeta au panier un vieux carnet d'adresses en cuir marron. Il ne restait qu'une enveloppe brune scellée, de format 8,5 x 11 pouces. Daniel utilisa son stylo pour la décacheter et en sortit un formulaire de deux pages. Comme le document portait l'entête du Cimetière Côte-des-Neiges, Daniel comprit que son frère avait « pris ses précautions ».

« Aussi bien le lire maintenant, je saurai à quoi m'en tenir quand viendra le temps de m'occuper des arrangements funéraires. » Daniel fut étonné de constater que le contrat portait sur l'achat de deux lots contigus. Au haut de la deuxième page, il lut : « Bénéficiaires : familles de Claude Laroche et de Daniel Laroche ». Daniel éclata en sanglots. Après un moment, il se ressaisit et appuya sur la sonnette.

En sortant de la banque, Daniel téléphona à sa secrétaire pour lui dire qu'il ne rentrerait pas cet après-midi-là. Il prit un taxi pour l'hôpital.

Il s'assoierait là, à côté du lit, et ne dirait rien.